

Sabah Benjelloun

Professeure-chercheuse à Institut Agronomique et Vétérinaire Hassan II (IAV),
Département des Sciences Alimentaires et Nutritionnelles. Rabat, MAROC

Février 2022

Habib - Bonjour merci beaucoup pour l'accueil. J'aimerais vous laisser le temps de vous présenter de la manière que vous souhaitez

Sabah – Je suis née le samedi 18 août 1956 à 8 h du soir, à Casablanca, dans une fratrie ou j'étais la troisième. On est quatre, dans une famille de niveau moyen mais complètement citadins. Mes parents sont tous les deux de Fès, mais mon père avait émigré à Casablanca dans la vague d'émigration des Fassis qui sont partis faire le commerce à Casablanca. Moi, je suis née à Casablanca. J'y ai grandi jusqu'à 18 ans, c'est à dire citadine à 100 % en n'ayant jamais mis le pied dans un milieu rural. C'est juste pour vous dire à quel point j'étais loin de devenir ce que je suis devenue par la suite.

Habib - Vos parents, qu'est-ce qu'ils faisaient ?

Sabah - Mon père était dans le commerce. En fait, mon père n'a étudié, n'est rentré à l'école et directement à Al Quaraouiyine à Fès qu'à l'âge de quinze ans, parce qu'il n'avait pas les moyens. Son grand frère avait émigré à l'étranger et a dit Il faut absolument le mettre à l'école. Donc il a fait Al Quaraouiyine et je pense qu'il a dépassé peut-être le certificat, à ce moment-là c'était un bon niveau pour enseigner. Donc il a commencé à enseigner à Casablanca. Mais je pense que ce métier de fonctionnaire de l'Etat ne lui allait pas du tout vu son caractère. Il a préféré quitter et pratiquer un peu le commerce, le commerce des tissus au début mais sans magasin, c'était plus un quelqu'un qui faisait le commerce de tissus d'un magasin à l'autre, il achetait et revendait et par la suite il s'est converti dans l'immobilier. Donc agent immobilier. Parfois sans bureau et parfois avec bureau selon ses moyens.

Ma maman était femme au foyer, elle a grandi à Fès dans une grande famille de ces grandes maisons que vous connaissez peut-être, des Riyad à Fès, mais elle n'est jamais allée à l'école, donc complètement analphabète. Et quand elle est venue à Casablanca pour se marier à mon père, elle a vécu dans sa belle-famille.

Par la suite, on est devenu un peu plus indépendants. On a eu les moyens pour avoir notre petit appartement. Mais je dois dire que même si mon père, c'est lui qui est allé à l'école, qui était la source de revenus, ma mère aidait beaucoup. Dans notre éducation, mais pas seulement l'éducation à la maison, ma mère aidait mon père dans son propre métier. Elle était très sage et chaque fois qu'il avait un problème avec les clients, c'est elle qui lui donnait les conseils sur comment se comporter, et de même avec nous. Et c'est elle qui a fait que le peu d'argent qu'il gagnait, il ne le dépensait pas à droite et à gauche.

Elle était très consciente que nous devions étudier, parce qu'elle-même n'avait pas étudié et elle voulait qu'on termine nos études, qu'on soit sur une voie d'enseignement et ne pas sortir après le brevet ou des trucs comme ça, même si les moyens de mon père ne le permettaient pas. À plusieurs reprises, il a essayé de sortir ma sœur aînée, par exemple, pour qu'elle aille faire juste institutrice, mais elle a réussi finalement à faire médecine. Elle était médecin - depuis elle est décédée - et mon frère aussi a fait médecine. Mon plus jeune frère a fait chirurgien-dentiste. Je suis la seule qui n'a pas fait médecine. Mais bon, on me

retrouve dans la nutrition, je rejoins un peu.

Habib - Vous êtes récupérée !

Sabah - Voilà, je suis récupérée, ce qui s'est passé dans mes études, c'est vrai que c'est une anecdote peut-être mais l'année ou je suis rentrée à l'école, l'année d'avant les enfants rentraient à l'école publique quand ils avaient sept ans. Et cette année-là, après la rentrée scolaire, l'Etat a décidé que ça devait être six ans. Donc le Moqqadem vient frapper à notre porte pour dire à mon père que je dois aller à l'école puisque j'avais six ans. Moi, j'avais besoin d'aller à l'école depuis longtemps, donc je suis rentrée à l'école publique. Mon frère et ma sœur avant étaient dans l'école privée pour la raison prédominante à ce moment-là, qu'on ne va pas dans des écoles de la colonisation, et qu'on va dans les écoles de l'indépendance parce que on veut l'arabité, on est pour défendre le Maroc. Arrivés à moi, ils n'avaient plus les moyens de payer l'école, donc je suis allée dans le publique et je suis aussi la seule qui n'a pas fait l'école coranique.

Habib - Parce que parce que vos parents avaient comment dire, une certaine conscience anticoloniale ?

Sabah - Mon père était avec le parti de l'Istiqlal, ce n'était pas quelqu'un qui avait un poste dans le parti, mais il était très sympathisant. Donc il y avait cette conscience anticoloniale, bien sûr, elle était présente. Il était militant. Il rencontrait les gens, mais il n'était pas allé jusqu'à aller en prison. C'est-à-dire, on venait le chercher à la maison et il s'enfuyait et des trucs comme ça.

Mon père ayant été à Quaraouiyine, était plus dans cette compréhension de la défense de l'arabité du Maroc. Alors ce que je n'ai pas dit aussi sur mes parents, les deux venant de Fès, nos ancêtres sont venus bien sûr de l'Andalousie. Donc ce sont les gens qui ont quitté Grenade 500 ans avant, et cette dimension de l'histoire de la famille a eu un grand impact, je pense, sur beaucoup de choses, peut-être y compris le physique. Moi, ça me dérange beaucoup, quand je vais au marché on ne me reconnaît jamais comme Marocaine, on me dit toi tu es espagnole. Je parle en espagnol et en fait, c'est vrai, il y a une sensation un peu bizarre quand je vais à Grenade de me sentir un peu chez moi !

Habib - Vos parents étaient conservateurs, un peu stricts, c'était quoi ?

Sabah - Alors vraiment pas trop. Quand je me compare à beaucoup d'autres. Nous, nous étions les familles fassies, venues de Fès, mais dont une partie de la famille a déjà fréquenté des étrangers. Donc ils étaient ouverts. Quand je me compare à mes camarades de classe, aux filles que je rencontrais en primaire et au collège et qui me disaient moi, devant mon père, je dois être comme ça, je ne peux pas le regarder dans les yeux, je peux pas mâcher du chewing-gum devant mon père, c'est impoli. Nous, on n'a pas connu ça. Nous avec mes parents, on allait à la mer, on allait à la plage, j'étais en bikini et on sortait avec lui, on allait dans les vagues et tout ça, pour lui c'était tout à fait normal et pour ma mère aussi.

Mon père, un peu dans la famille ils l'appelaient frère parce qu'il allait à la mosquée tout le temps, il respectait ses prières, il connaissait le Coran par cœur, tout ça. Mais quand les mouvements islamistes ont commencé au Maroc, il disait ces gens sont fous, ce n'est pas l'islam que je connais, moi.

Nous on était ouverts, moi, je sortais parfois en mini et parfois il faisait cette remarque de tu es trop dévêtue ou des trucs comme ça. Mais, de manière générale, il était très ouvert. Quand on va dans les fêtes, on danse tous ensemble. Il adorait danser, faire la musique, donc c'était un bon vivant, mais pas dans le sens bon vivant. Contre l'alcool, il était contre l'alcool.

Habib - Des bouquins il y en avait à la maison ?

Sabah - Il y avait des bouquins, c'est à dire les bouquins de mon père, d'abord c'étaient les journaux c'était El Alam, bien sûr, c'était en arabe. Mon père ne lisait pas, c'est-à-dire il déchiffrait le français, mais ne le lisait pas donc c'était plutôt El Alam et je ne me rappelle plus, des bouquins de Hezb Istiqlal, de El Fassi, ce genre de bouquin. Je ne pense pas que j'ai beaucoup lu de ça.

Par contre dans mon parcours scolaire, donc comme j'ai dit quand j'ai commencé l'école c'était à six ans et en retard d'un mois. Je me rappelle mon premier examen, on faisait un examen à chaque fin de mois. Et quand on m'a donné le résultat, je suis venue en courant voir ma mère pour dire que sur une classe de 33, je suis 32^{ème}, je suis l'avant dernière comme si c'était un exploit, je n'étais pas la dernière ! Et je me rappelle que ça s'est succédé comme ça. Le mois d'après, je suis 10^{ème}, le mois d'après 4^{ème} et le mois suivant 1^{ère}. Et depuis ce moment-là, jusqu'au baccalauréat, j'étais la première de la classe, donc j'ai fait sciences maths. C'est pour ça que je ne suis pas allée en médecine parce que déjà au collège, il y avait une professeure, madame Masson, très connue dans le collège, qui allait dans toutes les classes dire J'ai une douée qui s'appelle Sabah ! Moi quand je sortais de l'école, tout le monde venait me voir. C'est toi ? C'est de toi que parle madame Masson ?

Habib - Vous étiez première dans toutes les disciplines ?

Sabah - Dans toutes les disciplines. D'ailleurs, quand je suis passée au lycée en fin de collège, les profs se sont disputés dans le conseil et la prof de math a dit Hors de question elle est très douée en math, il faut qu'elle aille, à ce moment-là c'était Sciences ou Lettres. Et après la quatrième année - première année de lycée - on décide si c'est sciences-ex ou science-math. Je suis entrée au lycée Chawki qui est un lycée phare de Casablanca sur tous les plans. Études publiques bien sûr, un lycée de filles mais un lycée phare.

Donc j'étais en quatrième année en sciences expérimentales. Mais j'aimais tellement les maths et je détestais les sciences naturelles. Pour la simple raison que quand on faisait les travaux pratiques on faisait la dissection des criquets. On dissèque, il y a beaucoup de nomenclatures et il faut apprendre par cœur ça. Je peux vous dire que jusqu'à aujourd'hui, ma mémoire n'est pas mon fort du tout ! Et donc j'appréciais les mathématiques parce que ça me laissait décider, c'est moi qui réfléchis, quand on nous dit il faut apprendre ce théorème par cœur, je leur dis il faut que je le comprenne. Je comprends le théorème, je le reproduis moi-même, mais je ne l'apprends par cœur.

Habib - D'accord, vous passez un bac. En quelle année le bac ?

Sabah - Le bac en 74.

Sabah - En sciences maths.

Habib - Là, commence l'université, bien sûr

Sabah - Quand j'étais en sciences math on était la seule classe de sciences maths, surtout à Casablanca, de filles. Il y avait deux ou trois autres lycées qui avaient des sciences maths, ou sciences technologiques, mais pour les garçons. Nous les filles on était la seule classe, 30 élèves, et on était trop fières de nous-mêmes, au point que, c'est un peu une anecdote, quand on sortait dans la rue et qu'un garçon nous draguait on lui disait toi tu es bête, tu n'es pas en sciences maths comme nous !

Habib - Vous aviez quel âge ?

Sabah - 18 ans, à 18 ans, j'ai eu mon bac en juillet 1974. C'était un mois avant mes 18 ans.

Et alors ? Qu'est-ce que j'allais faire avec ce bac ? Je voulais faire quelque chose de différent, qu'on ne me dise pas que ce sont les garçons qui font ça. D'abord, je voulais être pilote mais ma mère ne voulait pas, elle me disait : j'ai peur pour toi, je vais avoir peur quand tu seras dans le ciel, ce n'est pas bien.

Moi, j'ai insisté parce que pourquoi ils me disent pilote c'est seulement pour les garçons ? Mais le jour du concours, je suis tombée malade et je n'ai pas pu le passer. Il y a eu quelque chose de très bizarre, j'ai eu une allergie sur le bras, je ne pouvais même pas écrire. Après j'ai voulu faire marine marchande parce qu'ils nous disaient que ce n'était que pour les garçons. Ils ont dit impossible, maintenant je pense qu'ils prennent plus les filles, donc je n'ai pas fait marine marchande et à ce moment-là d'ailleurs j'ai passé le concours de Polytechnique de Paris, mais de filles.

Habib - Vous êtes allée à Paris ?

Sabah - Non, non, non, ils sont venus, ils ont organisé le concours à Casa, je l'ai passé et j'ai réussi.

Moi, ce qui m'a empêché d'aller à l'étranger, c'est la conscience politique que je commençais à avoir. Il faut dire que ces années que j'ai passées au lycée Chawki de 72 à 74, c'était vraiment le feu au Maroc et à Casablanca. C'était le début du mouvement de la gauche. Il y avait un grand syndicat qui était naissant, un syndicat des élèves. Moi, je venais d'un collège où on était toutes petites, de temps en temps quand on entendait les grèves ailleurs, on sifflait un peu, mais ça n'allait pas plus loin que ça.

L'année de ma première année de lycée, je me trouve au lycée Chawki où on sortait faire la manifestation et on passait dans les couloirs. On mettait le feu dans les salles et j'étais aux anges, c'est à dire comme si j'appartenais à ce mouvement, alors que je ne le connaissais pas du tout. Je suis tombée dans la politique comme ça.

Et donc en étant dans ce syndicat, ce mouvement qu'on appelait le mouvement des frontistes à ce moment-là était naissant. Il recrutait parmi les élèves. J'étais une candidate peut être facile, comme j'ai dit, je n'aimais pas les contrats. D'ailleurs même dans ma famille, quand je leur présentais une amie, ils me disaient C'est la fille de qui, est-ce qu'elle appartient à une grande famille venant de Casablanca ? Je détestais que les fassis se sentent supérieurs. Et ce sentiment peut-être a fait que j'étais prédisposée quand j'ai rencontré ce mouvement des élèves. Je suis rentrée avec eux, on allait faire des réunions dans les jardins qui entouraient le lycée Chawki à Casablanca. Et donc quand j'ai eu mon baccalauréat qui me préparait pour aller en France, j'ai dit hors de question, je reste au Maroc, je suis militante je dois rester au Maroc

Sabah - Il fallait rester au Maroc. Et donc quand tout ça n'a pas marché, j'ai dit bon, qu'est-ce que je peux faire au Maroc ? J'étais dans les maths et je ne voulais pas la médecine. Je ne voulais pas quelque chose où il y avait la biologie, donc je me suis inscrite à l'Ecole Mohammadia des ingénieurs, ce qui était peut-être le plus logique.

On m'a demandé d'emporter mon certificat du baccalauréat. Je suis revenue au lycée pour le prendre. Je rencontre mon prof de math qui était très connu à ce moment là parce que c'était lui qui posait les questions d'examen au Maroc. On le respectait beaucoup mais on le craignait aussi. Il me dit alors Sabah, qu'est-ce que tu vas faire toi demain ?

Sabah – J'ai dit je vais faire l'Ecole Mohammadia des Ingénieurs, il me dit Ah bon ? Mais le Maroc, c'est un pays agricole, ce n'est pas un pays industriel. Et c'est cette réponse qui a fait que j'ai décidé que je ne pouvais pas faire l'école Mohammadia, je devais aller faire l'Institut Agronomique puisque nous étions un pays agricole.

Donc je suis venue à Rabat, je suis allée à l'IAV, à ce moment-là ça s'appelait Institut National d'Agronomie et j'ai déposé mon dossier. Alors la PESA qui est l'année préparatoire des études supérieures en agronomie, je me retrouve avec plus de biologie que je n'ai jamais rêvé, et que je n'aimais pas du tout. Ils nous demandaient à la fin de la PESA de faire un choix. Le problème, c'est que j'aimais les maths et la physique et parmi les options qu'on avait et où il n'y avait pas de biologie, il y avait la technologie alimentaire. Donc j'ai fait technologie alimentaire, j'avais fait je pense comme premier choix Agronomie, juste parce que c'était six ans d'études. C'était le cycle long, à ce moment-là technologies alimentaires c'était seulement quatre ans. Je ne voulais pas faire un circuit court. Bon, il s'est trouvé que vu les notes que j'avais, je n'étais pas parmi les premiers en agronomie. Mais en technologies alimentaires, parce que c'était plus maths et physique j'étais très bien placée et donc on m'a prise en technologie alimentaire ...

Habib - Vous n'avez pas eu peur de vous casser la gueule, pardon ?

Sabah - Si ! Alors voilà ce qui s'est passé, en PESA c'est presque toute l'année des concours, c'est beaucoup d'exams, beaucoup de matières. Mais à la fin nous avons un stage qui s'appelait stage de découverte de la nature. Ce stage de découverte de la nature, je me rappelle, ça se passait au mois de juin. C'était quoi ce stage de découverte de la nature ? Ils nous partageaient en groupe de dix et on va faire une semaine de marche dans la nature. Ils nous lâchaient quelque part, ils prennent un centre où on se retrouverait après une semaine et ils nous plaçaient autour de tout ça, sur un rayon où on est supposés marcher sept jours puis se retrouver. Comme je l'ai dit, jusqu'à ce moment-là je n'avais jamais mis le pied sur quelque chose qui n'est pas urbain. Je ne savais pas ce que c'était et donc le car nous dépose et notre groupe commence à marcher, il commence à pleuvoir et on monte en montagne.

Et ce n'est pas que je n'ai pas accepté, mais tout était nouveau pour moi. Moi, je pense que ce qui m'a laissée aller dans ce sens, c'est le fait aussi que par nature j'ai un peu d'aventure en moi et que jusqu'à maintenant j'aime beaucoup toujours découvrir quelque chose de nouveau. Aller vers le mystérieux, aller vers quelque chose que je ne connais pas. Je n'aime pas les choses simples où on te décrit tout. Et donc on a fait ce stage. Et d'ailleurs, que j'ai beaucoup aimé, je pense que c'est le cas pour tous ceux qui ont fait ce stage, ça reste la meilleure chose, alors qu'on souffrait ! On dormait n'importe où à la belle étoile.

Habib - Vous n'étiez pas que des filles ?

Sabah - Ah non, on était deux filles dans mon groupe, à la PESA on était 6 filles sur 300 élèves. Parce qu'à ce moment-là, les filles ne faisaient pas agronomie, donc on était six, et une a été exclue de la PESA donc on est restées à cinq. Ma copine et moi, on est parties dans le même groupe, donc on était deux filles et 8 garçons. La première fois où j'ai étudié avec des garçons c'était à l'IAV.

Habib - Donc lors de ce séjour à l'IAV vous rencontrez le rural, et les garçons.

Sabah - Voilà, les garçons ! C'était vraiment la révolte totale. Mais tout est nouveau et il ne faut pas oublier aussi qu'à l'IAV à ce moment-là, et comme partout au Maroc, c'est la révolte, ce sont les mouvements, enfin les partis politiques.

Habib - On va revenir là-dessus dans un petit moment mais je voudrais juste qu'on finisse avec l'école. Alors à partir du moment où vous avez votre diplôme

Sabah - Voilà. Donc j'ai fait technologies alimentaires, je l'ai fait en quatre ans et quand j'ai terminé ces quatre ans, à ce moment-là le Maroc avait besoin de cadres ingénieurs en technologies alimentaires. Les industries alimentaires étaient naissantes, industrie laitière,

sucreries, ils avaient besoin d'ingénieurs. Ils payaient très bien les ingénieurs, voitures de fonction, maisons de fonction, un très bon salaire.

Je voyais mes camarades qui ont fait agronomie qui faisaient beaucoup de stages en milieu rural et je les entendais parler de Paul Pascon. Il ne m'a pas enseigné, mais il était là, il était parmi les fondateurs de l'institut et donc je suis allée le voir et j'ai dit Monsieur Pascon, moi j'ai fait technologie alimentaire, je n'ai pas envie d'aller travailler dans l'industrie. Je veux quelque chose qui est en relation avec la population rurale, mais je n'arrive pas à savoir ce que c'est. Est-ce que je peux venir dans votre département ? Aller dans les stages ?

Je me disais que ça me donnerait l'occasion d'aller vers la population rurale. Ça c'est je pense une combinaison entre un peu le côté politique que j'avais dans la tête - c'est bien je veux aller travailler avec la population en lien direct - et ce côté un peu aventureux d'aller vers ce que je ne connais pas. Je ne voulais pas utiliser mon diplôme, finalement je ne voulais pas de cette technologie alimentaire. Il m'a dit non, tu ne vas pas venir dans les stages, qu'est-ce que tu vas en faire, tu n'auras pas de carrière. Il m'a dit Au Maroc, nous manquons de nutritionnistes. Il y avait un seul nutritionniste au Maroc qui était dans le département de nutrition humaine à l'IAV. On avait aussi un deuxième, mis à disposition par la FAO, qui était tunisien, Monsieur Jaouadi, je ne sais même pas s'il est encore vivant ou pas.

Habib - Et le nutritionniste Marocain, comment il s'appelait ?

Sabah - M. Sattara, c'était LE Monsieur Nutrition au Maroc, à ce moment-là, on ne parlait que de lui. Donc Paul Pascon me dit qu'il y a un manque, il me dit Moi je fais sociologie, je connais pas ce que mangent les Marocains, on a besoin de savoir, on a besoin des gens qui font ça, va en nutrition. Et il m'a dit moi je te propose déjà au début de venir dans un projet. À ce moment-là, il y avait le projet Chaouia, tu viendras pour faire une enquête de consommation alimentaire.

Habib - Vous avez commencé un peu à vous politiser, si j'ai bien retenu au début du Lycée déjà. Est-ce que vous pouvez nous parler de ce moment-là, de cet itinéraire ? Pas à ce moment précis, mais l'itinéraire politique.

Sabah - C'est à dire qu'au Maroc, à ce moment-là, et particulièrement dans les milieux universitaires et scolaires, il y avait une effervescence politique dans laquelle il y avait les restes des partis. À ce moment-là, nous, au front, on appelait les partis réformistes le parti de l'Istiqlal et l'Union nationale des forces populaires. À ce moment-là, ce n'était pas le PPS, c'était le PLS, Parti de la libération et du socialisme, qui était le Parti communiste, ils ont aussi changé son nom plusieurs fois. Donc il fallait que j'aille plus à gauche. Ça a commencé au lycée sans une grande formation intellectuelle. Je commençais à lire, on me donnait à lire des bouquins, à lire des trucs qui étaient rédigés par les différents politiques, et je lisais.

Et quand je suis passée à l'institut agronomique j'étais interne comme la grande majorité des étudiants. Donc notre vie, c'était l'institut. On était en classe de 8 h à 12 h et de 14 h à 18 h, tous les samedis matin c'était examen de 8 h jusqu'à 12 h. Donc vraiment, on n'avait pas le temps.

Et je peux dire que même de la première année jusqu'à la fin où j'ai eu mon diplôme, on n'avait que le mois d'août, c'est à dire qu'on étudiait jusqu'à fin juillet et on commençait le 1^{er} septembre, et même les mois d'août où on devait être en congés, à aller voir nos parents, rester dans nos familles, on avait toujours des examens à passer, donc on restait dans l'internat, on préparait les examens à passer en septembre pour passer à l'année suivante. Ce qui fait que c'était quatre ans d'études successives, sans arrêt.

Dans ces études, bien sûr, il y a le parallèle des cours et tout ce qui vient avec les travaux pratiques, les stages et bien sûr la politique en amphi. Je me rappelle même en première année où l'institut faisait ce qu'on appelle le bizutage. En plein bizutage, un moment de la journée on est des bizuts commandés par nos aînés, les élèves qui étaient là avant nous, et l'autre partie, chaque fois qu'il y avait assemblée générale on rentrait, on s'asseyait tous à l'assemblée générale, on prenait parole et on discutait politique, les grèves et tout ça.

Donc dans cette effervescence, mon choix était clair, j'étais dans ce qui est le plus extrême. Il faut dire qu'à ce moment-là, la vague de répression avait commencé, déjà. Donc quand je suis arrivée, c'était beaucoup de discrétion.

Ce n'était pas facile de dire j'appartiens à ce mouvement, il ne fallait pas le dire. Mais j'étais active. J'étais active dans tout ce que vous pouvez imaginer. On distribuait les tracts, on participait aux réunions pour recruter les gens, les former.

Habib - Vous lisiez à ce moment-là de la littérature marxiste.

00:41:10:20 - 00:41:27:02

Sabah - Ah oui, bien sûr.

Habib - Vous arriviez à trouver le temps pour lire ?

00:41:29:19 - 00:42:01:10

Sabah - Je lisais, on faisait des nuits blanches chez moi, même pour les examens. Il faut dire que quand j'analyse un peu mon itinéraire éducationnel, je dirais que j'étais beaucoup dans les études. Comme j'ai dit, j'étais tout le temps première et arrivée à l'université, la politique a pris le dessus et je commençais à négliger, au point d'ailleurs où j'ai échoué la dernière année.

J'ai échoué parce que cette année il y avait une grosse grève à l'Institut, qui a duré un mois. Ils ont fermé le restaurant, on était laissé à nous-mêmes. Pendant cette quatrième année on menait en parallèle les cours et un mémoire de fin d'études. Dans ce mémoire de fin d'études, j'avais pris un thème avec un élève un camarade de classe, on était binôme. Sauf que moi, j'étais politique et lui, il était apolitique. Donc quand il allait voir le prof, il lui demandait Et ton binôme il est où ? Ah je ne la vois pas ! Il devinait que moi j'étais plus dans la politique, moi, j'étais dans les manifestations, j'étais dans tout ça.

Habib - Vous les organisiez ?

Sabah - Oui, je n'étais pas dans le comité des élèves mais j'étais très active dans la grève. Il y a plein d'anecdotes pendant ce moment-là. Une fois, ils avaient amené les trucs de répression et les policiers à l'extérieur de l'IAV. A ce moment-là vraiment l'Université avait une sacralité. On laissait pas les policiers rentrer comme ça.

Mais comme la grève a duré un mois, à un certain moment, même le directeur qui acceptait certaines choses, quand il a vu la grève contre lui il les a laisser rentrer. Et je me rappelle qu'on était en train de manifester et quand on a vu la police rentrer, on s'est enfuis, on est sortis. Eux ils pensaient qu'on était partis dans les chambres, ils y sont montés et ils ont frappé les gens qui ne sortaient pas, qui n'étaient pas dans la grève du tout !

Habib - D'accord, et est-ce que pendant cette première année politique il y avait une dimension féministe ?

Sabah - Ah oui, bien sûr, bien sûr. C'est à dire beaucoup dans la littérature, c'est à ce

moment-là que j'ai beaucoup découvert.

Habib - Vous n'avez pas mené des actions avec des revendications féministes ?

Sabah - Pas beaucoup. Je ne sais pas si c'est la même chose dans tous les pays du Maghreb par exemple. Mais au Maroc, on reproche beaucoup à ces mouvements de dire que le féminisme, c'est par la suite. Maintenant, il faut résoudre le problème principal qui est la lutte politique et économique et tout ça, les femmes taisez-vous c'est pour après. Ce qu'on n'appréciait pas. Il y avait des associations de féministes, mais moi j'étais plus dans la politique. Donc c'est vrai que ma conscience du statut de la femme était toujours dans ma tête comme je l'avais déjà vécu dans ma famille, ça continuait et je lisais beaucoup, de tout. Je me rappelle avoir lu tout ça, la révolution sexuelle, tous ces bouquins qu'on lisait à ce moment-là. Bien sûr, Nawal Saadawi.

Habib - Vous l'avez rencontrée à ce moment-là ?

Sabah - Non, non. Ah les bouquins, bien sûr ! Enfin, je l'ai vue par la suite, elle est venue au Maroc, mais quand je travaillais déjà.

Habib - D'accord. Alors on va continuer, vous êtes à l'IAV, en nutrition, et donc à ce moment-là c'est quoi votre première activité, vous avez commencé à le mentionner tout à l'heure ?

Sabah - Voilà. Alors quand j'ai fait cette deuxième quatrième année j'ai travaillé sur les méthodes de stockage artisanal des céréales et légumineuses au Maroc, c'était dans la région de Chaouia. Donc je travaillais sur ce stockage, c'était une question de technologie alimentaire. C'étaient les *matmoura*, les différentes méthodes que les populations rurales utilisaient pour stocker les céréales et les légumineuses. La région de Chaouia était le grenier du Maroc à ce moment-là, c'était la grande région productrice de céréales. Il fallait les stocker donc j'ai fait mon travail de fin d'études sur ça. Mais c'est aussi la nutrition parce que c'est un peu la sécurité alimentaire.

Quand j'ai terminé cette deuxième quatrième année, j'étais classée quatrième. Donc j'étais parmi les premiers et ils m'ont pris à l'IAV. C'est comme ça qu'ils m'ont recrutée. Ils m'ont recruté et donc je suis restée au département de nutrition. A ce moment-là, j'étais technologue alimentaire mais recrutée au département comme élève assistante. Il fallait passer ce qu'on appelait l'assistanat, c'est-à-dire des cours, de la pédagogie et un mémoire de fin d'études.

Et c'est à ce moment-là que j'ai fait un mémoire de fin d'études sous la direction du même professeur, M. Sattara mais avec le budget du projet Chaouia, avec Paul Pascon. C'est à ce moment-là que je fais l'enquête sur la consommation alimentaire.

Habib - Vous pouvez en dire un peu plus sur l'enquête, ce que vous avez fait, avec qui comment ?

Sabah - Oui, c'était grâce à Paul Pascon. Le projet était beaucoup dans l'agriculture, la sociologie, mais Paul Pascon donnait beaucoup d'importance à la consommation alimentaire, à la nutrition humaine. Ce que je reproche d'ailleurs à beaucoup de mes collègues même dans l'association TARGA, c'est qu'ils n'ont pas assez conscience de la relation entre la nutrition et le reste de la ruralité au Maroc, ils ne font pas beaucoup le lien. Si les gens augmentent le revenu, la nutrition se règle toute seule, ce qui n'est pas vrai du tout. Paul Pascon avait cette grande conscience que c'est un pilier important à développer. Et donc il a investi en moi. Il m'a demandé de faire l'enquête de consommation alimentaire. J'ai fait un échantillonnage d'un certain nombre de familles rurales, toute seule.

Habib - L'organisation de l'enquête. Vous étiez la seule enquêtrice ?

Sabah - Non, je pense que j'ai recruté des enquêteurs parce que quand même, c'était, je ne me rappelle plus vraiment ce détail, c'était 50 ou 100 familles, un truc comme ça. Et je fais un questionnaire.

Sabah - Population rurale, seulement la population rurale et c'était une description de la consommation alimentaire.

Comme d'habitude dans tous les questionnaires, c'est d'abord la description de toute la famille, les noms, leur âge et tout, et après on passait à l'enquête de consommation alimentaire qui se faisait bien sûr avec les femmes, parce que ce sont les femmes qui préparent la bouffe. Ah si, on faisait un peu aussi sur les achats, donc je demandais au monsieur ce qu'il achète au souk, et avec les femmes je prends celle qui cuisine et je lui demande ce qu'elle prépare. A ce moment-là, moi j'avais choisi. Il faut dire que quand j'ai commencé à faire ce travail, je n'étais pas encore nutritionniste. Je n'avais que quelques cours de nutrition. J'étais seulement technologue alimentaire, mais j'ai commencé cette enquête où je leur demandais ce qu'ils achetaient et après, comment ils le consommaient.

Et donc dans mes résultats finaux, ce n'était pas vraiment la quantification de ce qu'ils mangeaient, mais c'était aussi un peu la sécurité alimentaire, selon l'année.

Et je me rappelle qu'après, les gens du ministère sont venus me voir. A ce moment-là, c'était la direction de la statistique, le ministère du Plan et ils faisaient une enquête urbaine et rurale où il n'y avait pas ce descriptif au niveau familial avec beaucoup de détails.

Je suis sortie avec comme conclusion principale que la région de Chaouia est une région productrice de céréales et de légumineuses, ils produisent très peu de légumes et de fruits parce qu'il n'y a pas d'eau. C'est une région semi-aride et donc sur les préparations - j'ai fait un inventaire des préparations alimentaires avec les détails des recettes - je trouvé que 80 % des recettes sont à base de céréales. Et légumes ils les utilisent de temps en temps, une fois par semaine, quand ils vont au souk ils vont amener un peu de viande et un peu de légumes et ils vont faire un tajine et le reste est mangé le lendemain. Dans la plupart des familles, ça va être un tajine pendant la semaine, une seule fois la viande et le reste de la semaine c'est pain thé et olives, c'est ça ce qu'ils vont manger. Et quand on arrive au mois d'avril, parce que ça aussi était inclus dans mon travail, c'était ce qu'on appelle la pénurie, à partir du mois d'avril où la récolte de l'année dernière est terminée les gens n'ont même plus d'argent pour acheter, ils n'ont plus de céréales d'ailleurs. Même dans leurs stocks. Ils attendent la nouvelle récolte et ils n'ont pas d'argent pour acheter les légumes. À ce moment ça s'amenuise tant que les gens vraiment ne mangent pas à leur faim.

Habib - Comment ils font ?

Sabah - Ils survivent, ils survivent, pendant ces moments-là même le pain va diminuer en quantité.

habib - Une petite question technique, la première est-ce que c'étaient des questions réponses, est-ce que c'était une enquête fermée, ou ouverte comme on est en train de faire maintenant ?

Sabah - C'était les deux, avec des tableaux à remplir. Qu'est-ce que vous avez mangé ? Qu'est-ce que vous avez mangé pendant une semaine ? J'étais la première à fabriquer ce questionnaire.

Habib - Donc les questionnaires, le tableau c'est vous.

Sabah - Voilà. Oui, oui, bien sûr, c'est moi

Habib - Ça c'est une première question. La deuxième combien de temps vous passiez dans chaque famille ? Est-ce que vous dormiez sur place, est-ce que c'était des visites ? Comment vous faisiez ?

Sabah - Non c'était des visites. Paul Pascon avait loué des maisons donc nous chercheurs quand on y allait on logeait dans la maison et la voiture venait nous prendre tous les matins. On passait toute la journée allant de famille en famille, réalisons les enquêtes et on revenait dormir.

Sabah - Mais bon, bien sûr, on tisse des relations. J'étais même invitée une fois à un mariage, donc on était avec les familles.

Habib - L'invitation, c'était une manière de prolonger l'enquête ou c'était comme ça ?

Sabah - Non, pour moi c'était la continuité de la découverte du milieu rural.

Donc au retour, je dis à Paul Pascon, le milieu rural dans la région de la Chaouia pour moi c'est une nouvelle rencontre avec la population rurale. J'étais tellement enthousiaste de connaître cette population dont j'entendais parler par mes camarades de l'IAV qui eux y avaient accès

Habib - Vous n'avez pas été tentée par une thèse de sciences sociales, des choses comme ça ?

Sabah - Alors attendez, je veux vous dire ce que j'ai fait pour ce travail qu'on appelait l'assistanat. Donc j'ai fait cette enquête et comme je le disais tout à l'heure, est venue une bourse à l'institut. Il y avait un diplôme, le Cours international de sciences de l'alimentation et de la nutrition, qui se passait à Gand en Belgique et qui était fait une année en français, une année en anglais et qui amenait les cadres de différents pays. C'est à dire une année, ceux qui sont francophones et une année ceux qui sont anglophones. L'année où je l'ai fait il y avait des gens de l'Amérique du Sud et les autres qui étaient avec moi, Cameroun, Guinée, j'étais la seule marocaine. Il y avait un Tunisien aussi on était les seuls du Maghreb, les autres venaient de l'Afrique et de l'Amérique du Sud.

Et dans ce cours qui était un cours international intensif, on a passé six mois. D'ailleurs, certains ont fait valoriser ça comme une première année de master. Moi, quand je suis revenue à l'institut le secrétaire général de l'Institut m'a dit non, on t'a envoyée juste pour avoir une idée sur la nutrition, mais le master tu vas aller le faire ailleurs, ça on ne le considère pas comme un diplôme.

Dans ce groupe d'étudiants, il y avait beaucoup de pédiatres, de technologues alimentaires et tout ça, mais qui avaient tous normalement dix ans d'ancienneté, pour que les gens arrivent à donner des choses. On ne vient pas seulement pour prendre les cours, mais aussi pour donner notre expérience. Il n'y avait que le Maroc qui m'avait choisie, moi, parce qu'il n'y avait pas d'autres candidats et je ne remercie jamais assez Ferdoussi pour ça. Parce que j'ai appris beaucoup de choses. J'ai appris des gens qui participaient et qui parlaient de ces problèmes de nutrition dans leurs pays, comment ils résolvaient les problèmes, et les profs qu'on avait avaient tous beaucoup d'expérience dans les pays d'Amérique du Sud, d'Afrique. Et j'ai appris peut-être là-dessus plus que ce que j'allais apprendre par la suite en master et PHD.

Habib - Alors le master ?

Sabah - Alors le master, donc je suis revenue de Belgique. Il fallait que je termine mon

assistantat pour que je devienne d'abord assistante parce que je n'étais qu'élève assistante, donc j'ai défendu ce mémoire de fin d'études, le travail de Chaouia. Grâce à Paul Pascon, il y avait un projet, j'ai fait un grand travail de recherche d'ailleurs que Paul Pascon voulait que je que je publie.

Habib - Et donc je n'ai toujours pas compris cette histoire de Master. Qu'est ce qui s'est passé ?

Sabah - Il y avait un projet à ce moment-là à l'institut, le projet Minesota, où des professeurs de l'IAV, des enseignants chercheurs de l'IAV, pouvaient aller faire ou leur Master ou leur PHD en fonction de là où ils en étaient. La plupart des enseignants allaient au Minesota aux Etats-Unis. J'étais peut-être la première, parmi tous les enseignants de l'IAV, à dire que je ne voulais pas aller au Minesota. Je voulais choisir ce que je voulais faire comme nutrition. Et donc j'ai choisi Iowa State University, pas loin de Minnesota,

Habib - Vous finissez un master là-bas

Sabah - Voilà, j'ai fait deux ans et demi. Normalement, un master, c'est seulement deux ans. Mais au début je ne maîtrisais pas la langue. Donc j'ai pris les cours tout doucement au début pour améliorer mon anglais. Ce qui a aussi retardé c'est que dans ce programme de master, on était supposé aller aux Etats-Unis, terminer le cours, faire le mémoire de fin d'études, et revenir avec le diplôme. Moi, quand je suis arrivée à choisir le thème, j'ai dit que je voulais faire quelque chose au Maroc.

Je ne veux pas faire une recherche aux Etats-Unis. Je veux quelque chose qui peut servir au Maroc. Et la prof que j'avais choisie comme encadrante était beaucoup sur l'éducation nutritionnelle et elle avait trouvé dans la bibliographie à ce moment-là une publication d'un certain Claudio Schuftan. Il avait fait une enquête qu'il avait appelée « Attitudes des planificateurs et des professionnels à l'égard des politiques et des questions liées à la nutrition dans les pays en développement ». Est-ce que les planificateurs dans le développement étaient conscients de la nutrition ? Comment ils l'approchaient ? Et donc quand ma prof a vu cette publication, elle est venue me voir, elle m'a proposé de reproduire ça chez moi avec les planificateurs au Maroc. J'ai accepté donc il fallait que je trouve une bourse pour rentrer au Maroc parce que ce n'était pas prévu dans le programme de master. J'étais la seule candidate en master qui avait choisi de faire sa recherche au Maroc et pas dans un laboratoire aux Etats-Unis.

C'est pour ça que ça m'a pris deux ans et demi. Donc je suis rentrée au Maroc. J'ai fait un travail d'enquête. J'avais préparé un questionnaire, à ce moment-là c'était comme un QCM.

Habib - D'accord. Et donc vous revenez là, définitivement.

Sabah - Je reviens à l'institut, c'est à dire que sur les deux ans et demi où j'étais aux Etats-Unis, je suis revenue juste pour la recherche, je suis revenue, j'ai défendu et j'ai commencé à enseigner.

Habib - Et vous enseigniez en tant qu'assistante ou toujours élève assistante ?

Sabah - Non, non. Avec mon master, enseignante chercheuse, je ne suis plus assistante.

Sabah - Donc je suis rentrée en janvier 86 et je suis enseignante chercheuse dans le département de nutrition. J'enseignais la nutrition humaine, mais du côté socio-économique, j'enseignais la planification, ce qu'on appelait à ce moment la planification alimentaire nutritionnelle, c'est à dire faire la liaison entre les politiques alimentaires et la nutrition du pays, l'économie et les développements économiques. Et le PHD va venir par la suite. En

88-89.

Habib - Et est-ce qu'aux Etats-Unis, vous êtes partie avec votre sac politique ? Est-ce que vous êtes rentrée avec ?

Sabah - Oui, oui, oui bien sûr, j'étais la même personne intellectuelle avec mes idées et tout ça. J'étais impliquée aussi aux Etats-Unis. D'ailleurs, les amitiés que j'ai liées là-bas, c'étaient des gens qui étaient aussi impliqués avec les mêmes idées.

Je me rappelle, on avait créé quelque chose qui s'appelait « International Women Organisation ». On a créé ce groupe, on était des femmes et des hommes. Mais nous, on était militantes pour les femmes, donc on l'appelait « l'Organisation internationale des femmes » parce qu'on était des femmes de différents pays. Il y avait des Indoues, il y avait moi la Marocaine, il y avait des Chinoises, il y avait beaucoup d'Américaines, des Anglaises.

Habib - Est-ce que politiquement, ça vous a changée ?

Sabah - Il faut que je réfléchisse pour répondre à ça. Est-ce que ça m'a changée ? Je pense que ça a forgé ma personnalité. Ça m'a donné un regard plus mixte que ce que j'avais avant, dans le sens où je ne suis pas restée juste dans la théorie. Et je dis toujours que Les Etats-Unis, c'est le capitalisme nu, c'est le capitalisme qu'on observe dans la rue, c'est le capitalisme qu'on voit dans les supermarchés.

Vous voyez les classes sociales à l'œil nu, c'est quelque chose qu'on n'observe pas beaucoup en France, ou dans les pays européens de manière générale, parce qu'il y a la Sécurité sociale, ça masque un peu les contrastes. Aux Etats-Unis, on est ingénieur aujourd'hui avec une voiture et une maison, et demain on perd son travail, on devient clochard à la porte d'un immeuble.

Ça, je l'ai vu à l'œil nu et jusqu'à maintenant, ça continue, parce que la Sécurité sociale n'est pas là. Je pense que le côté pragmatique des Etats Unis a joué aussi. Quand on rencontre des gens qui ont fait la sociologie en France, c'est beaucoup de paroles, beaucoup de discours, beaucoup de choses. Les Américains ils vont aller dans les chiffres et tout énumérer, que ça soit en économétrie ou en même la sociologie, elle devient des chiffres. Il y a le côté pragmatique, chiffres et tout ça et il y a le côté intellectuel des paroles.

Et j'ai retrouvé ça même en nutrition. La nutrition, si vous la voyiez avec les Français à ce moment-là, tout le monde a évolué maintenant, on va parler de malnutrition, d'obésité, mais le côté physiologie et ce qui se passe à l'échelle micro, ils ne touchaient pas beaucoup. Et les Américains ont ce point fort.

Habib - La chercheuse a continué à avoir cette lecture de gauche ou vous êtes devenue pragmatique ?

Sabah - Ah non, non, c'est à dire que je pense que pour expliquer une situation, qu'elle soit économique ou en nutrition ou dans tous ces domaines-là, il faut avoir les éléments pour le dire. Est-ce qu'il faut avoir des chiffres et connaître bien la population et savoir quel est exactement le problème ou est-ce qu'il faut dire, ah de manière générale, dans les pays en voie de développement, ça se passe comme ça. Il n'y a pas de souveraineté alimentaire parce qu'on produit pour l'exportation et ça se termine là.

Habib - Et l'enseignante elle est toujours de gauche ou elle est de droite, ou elle est libérale, ou pragmatique ?

Sabah - Peut-être tout ça en même temps, tout ça en même temps, mais pas libérale. C'est-à-dire je défends, donc j'enseignais la planification alimentaire et nutritionnelle. J'étais pour

que l'État reste impliqué dans les grandes décisions du pays, dans le développement économique, dans la résolution des problèmes nutritionnels. Le fait que j'ai choisi aussi d'aller vers Iowa State University qui était très impliquée dans ce qu'on appelait la nutrition internationale, ce qui se passe dans les pays en voie de développement, mais à travers des enquêtes sur le terrain, et dans le choix du thème qui était très en vogue à ce moment-là, l'impact des politiques agricoles et de la commercialisation de l'agriculture sur la nutrition des populations. Ça c'est quelque chose qu'en France, ils n'imaginent même pas

Habib - Je ne peux pas rater cette occasion. J'ai envie de vous retrouver aujourd'hui, avec le recul de l'expérience et tout ce que vous avez appris dans votre carrière. Quel est l'impact des politiques agricoles au Maroc sur la nutrition de la population ?

Sabah - Je suis obligée peut être de partir des résultats de ma recherche, de ma thèse d'État. L'intitulé était « L'impact, économique, alimentaire et nutritionnel des projets de développement agricole : le cas du projet d'irrigation du Loukoss au Maroc ». Le Loukoss c'est Larache, à 200 kilomètres au nord de Rabat. C'est une région où il y a eu un grand périmètre d'irrigation. Je suis venue onze ans après pour évaluer l'impact de cette irrigation sur la population rurale. Mon objectif, c'était d'arriver à la nutrition, mais j'étais obligée de passer par l'économétrie et les modèles d'explication par le revenu, l'alimentation, c'est à dire ce que mangent les gens, et après, comment ça se reflète sur leur état nutritionnel.

Dans cette étude en particulier, dans cette région, l'impact a été que oui, on est venu avec un grand périmètre d'irrigation. Il y a eu l'irrigation. Les gens avant étaient tellement pauvres qu'ils ne touchaient pas d'argent liquide. Ils avaient des bons pour acheter, pour prendre les céréales, pour pouvoir manger. Ce projet est venu, première des choses il a industrialisé l'agriculture. A ce moment dans la région de Larache les gens avaient les céréales et les légumineuses et ils les mangeaient. Ils ont enlevé ça, ils ont commencé à faire de la canne à sucre ou la betterave à sucre pour pouvoir alimenter l'industrie sucrière naissante, il fallait l'approvisionner. La même chose se passait pour le lait. Il y a une industrie laitière, il faut l'alimenter en matières premières. Donc les gens, même quand ils avaient seulement un litre de lait, couraient aux centres de collecte de lait pour le vendre. Donc les enfants ne buvaient plus de lait.

Les gens qui faisaient la betterave ou la canne à sucre, ils vendaient ça et donc leur revenu va venir en espèces une fois par an. A ce moment-là, qu'est ce qui s'est passé dans la famille ? Ça, on l'a observé à l'œil nu. On l'a démontré dans les modèles d'économétrie. L'agriculteur pour la première fois, il vend. S'il est vraiment très investi dans l'agriculture, il va aller acheter un tracteur pour développer son agriculture.

Il peut peut-être construire une maison pour ne pas rester dans le taudis qui était en pisé. Mais certains, ils allaient à la ville de Larache qui est proche, dépenser leur argent dans les bars parce que pour la première fois leur poche était pleine. Certains maris ont pris une deuxième épouse à Larache, je ne veux pas trop m'étaler là-dessus, mais le projet, qu'est-ce qu'il a fait ? On a amené l'eau, on a industrialisé l'agriculture on l'a commercialisée. Les gens qui ne touchaient pas d'argent avant, avaient de l'argent, mais sans infrastructure sociale pour accompagner ça. Qu'est-ce que c'est cette infrastructure sociale ? Les écoles ne sont pas là, il n'y a pas de routes.

L'eau et l'électricité sont encore défaillantes. J'ai beaucoup étudié aussi quel a été l'impact sur la femme rurale. J'ai commencé par faire des discussions organisées de groupe, les fameux « focus group discussions », avec les femmes. Quand elles parlent elles disent « tout ce qu'elle nous a amené cette irrigation, c'est beaucoup de travail, nous les femmes avant on s'occupait des animaux qui sont à la maison ». Quand l'agriculture est devenue industrielle, on a une occupation du sol toute l'année parce que l'eau est là. Et donc il y a

une intensification de l'activité agricole. Et la femme qui est une main d'œuvre dans la famille est devenue très impliquée dans le travail agricole, donc elle n'avait plus le temps de faire autre chose, de se reposer.

Elle était très fatiguée. Cette occupation avait un effet aussi sur les enfants. Ça, je l'ai trouvé aussi, même avant de commencer mes enquêtes. Une pharmacienne à Larache m'a dit que les femmes du milieu rural de cette région-là venaient à la pharmacie chercher un médicament pour endormir les bébés. Parce que quand elle va sur le champ pour travailler, elle emmène son bébé avec elle pour qu'il ne crie pas. Elle lui donne ça pour qu'il s'endorme, pour qu'elle puisse travailler.

Et j'ai démontré que ceux qui avaient bénéficié de l'irrigation avaient les mêmes résultats que vous ayez un grand périmètre dans lequel l'Etat a investi beaucoup d'argent ou que vous ayez juste la petite irrigation. Le revenu est le même, mais les gens du bourg, comme ils ne peuvent pas commercialiser par exemple leur lait parce qu'il n'y avait pas de centre de collecte à côté, continuent à le boire à manger le fromage, à manger le beurre donc leur consommation alimentaire était meilleure.

Sabah - C'était vraiment un grand contraste. Vous arrivez sur une famille qui a construit une grande maison, ils ont un tracteur, ils ont tout ça, mais les enfants sont dans un état lamentable parce que la femme n'a plus le temps de faire les préparations alimentaires.

Elle est tout le temps dans les champs. Les hommes ont pu peut-être investir dans l'agriculture avec un tracteur ou ils ont acheté plus de bétail pour l'élevage, des vaches, mais certains malheureusement gaspillaient l'argent à Larache, ça c'était connu dans tous les pays en voie de développement. Quand l'agriculture se commercialise, les gens ne savent pas comment dépenser cet argent. Ça s'est vu en Afrique, en Amérique du Sud, en Asie, là l'industrialisation et la commercialisation de l'agriculture a entraîné une augmentation de revenus en espèces.

Quand vous avez l'argent, que vous rentrez au marché le premier truc que vous trouvez à acheter, ça va être une vidéo et des cassettes, c'est-à-dire que les gens, comme disent les sociologues, ont besoin aussi de communication et ils achètent ça. Et donc l'alimentation va être le parent pauvre de ce revenu. Très souvent l'alimentation en prend un coup et ça se répercute sur l'état nutritionnel des enfants.

Habib - Vous avez observé ça dans d'autres régions marocaines ?

Sabah - Qu'est-ce que je vais vous dire ? Comme beaucoup de choses au début, il y avait beaucoup d'enthousiasme. D'ailleurs au niveau du Loukoss, de ce périmètre-là, quand j'ai commencé, le directeur de l'office M. Safin était tellement enthousiaste malheureusement, quand j'ai terminé, parce que ça a pris quand même cinq ans comme tous les PHD, je suis revenue pour rendre le travail et Monsieur le directeur n'était plus là, c'était un autre, Monsieur Jellouli, et quand je lui ai présenté le travail il m'a dit Vous savez, madame, nous on s'occupe de l'agriculture, on a augmenté le revenu. Vous avez vérifié qu'on a augmenté le revenu c'est bon pour nous. La malnutrition ce n'est pas notre affaire.

Habib - Je reviens quand même. C'est vrai que ça augmente les revenus, mais ça n'améliore pas la nutrition. Est-ce que c'est généralisable, est-ce que je peux rentrer du Maroc demain en disant j'en ai la preuve, Madame Benjelloun a fait une recherche il y a quelques années mais c'est encore valable, est-ce que je peux faire ça ?

Sabah - Je pense que vous pouvez le faire, je pense. Je reste convaincue de ça et sans politique parallèle, avec le développement agricole il faut un développement rural. Dans ce développement rural vous avez tout, vous avez l'école, vous avez l'hôpital, vous avez

l'éducation nutritionnelle, vous avez la préparation de ces familles à un changement de leurs pratiques de revenus et pour moi même le développement agricole doit être vu différemment.

Habib - Est-ce que ce travail et vos recherches ont été publiées, est ce que je peux les trouver quelque part ?

Sabah - Oui. Ma thèse est disponible aussi. Ma thèse est disponible aux Etats-Unis. Elle est disponible ici dans le centre de documentation de l'institut. J'ai sorti malheureusement seulement deux articles, un dans la revue Ecologie of Nutrition, ça sort je pense d'Angleterre, mais il y a des publications à l'échelle mondiale, et c'était sur l'impact de la commercialisation du lait sur la consommation du lait et la couverture des besoins en calcium par la population rurale. J'ai publié aussi, je pense dans les Cahiers de l'alimentation, une revue française.

Habib - Comment vous expliquez, est-ce que c'est un truc personnel ou il y a des contraintes, pourquoi vous n'avez pas publié davantage ?

Sabah - Il faut dire que le problème d'être à l'Institut, je ne sais pas si c'est le problème, c'est qu'on est inondés de projets et de recherches.

Et je n'ai pas parlé de mon implication dans beaucoup d'études sur le statut de la femme rurale. Lorsque des projets de recherche venaient au Maroc, ils nous considéraient nous, en tant que chercheurs conseils à l'Institut agronomique, meilleurs sociologues peut-être de la condition de la femme que des gens qui étaient à la faculté par exemple des lettres. Parce qu'eux malheureusement, ils n'avaient pas les moyens de sortir sur le terrain. Donc ils connaissaient la sociologie rurale, mais ils la connaissaient dans les bibliothèques, dans les bouquins, alors que nous on avait beaucoup d'accès à la population rurale.

Habib - Est-ce que vous pouvez dire que vous êtes une femme de terrain, que vous êtes restée surtout une femme de terrain ?

Sabah - Ah oui, jusqu'à présent.

Habib - Vous continuez à aller sur le terrain ?

Sabah - Oui, maintenant je suis impliquée dans un réseau au Maroc qui s'appelle RIAM. C'est le Réseau des Initiatives Agroécologiques du Maroc. Et dans ce réseau se sont d'abord rassemblées les fermes qui se convertissaient ou ont commencé une agriculture respectueuse de l'environnement écologique.

Habib - C'est quoi une agriculture respectueuse ?

Sabah - C'est une agriculture qui respecte la diversité. C'est une agriculture qui bannit l'utilisation des intrants tous les intrants, c'est à dire pas d'engrais chimiques, pas de pesticides, le très peu d'eau qu'on peut utiliser. Sur le plan économique, l'ouvrier agricole, il doit être payé au SMIC ou SMAG, l'essentiel, c'est de respecter la loi. Pas de travail des enfants, le même salaire pour les hommes et les femmes. Un certain nombre de choses.

Habib - C'est encore un discours de militant !

Sabah - Oui, mais ça, ce n'est pas seulement moi.

Habib - Vous êtes encore militante ?

Sabah - Je le suis toujours restée. Même dans mes travaux de recherche sur la femme

rurale. Par exemple, un des projets dans lesquels j'étais impliquée, c'est un projet de développement dans l'Oriental du Maroc, entre Oujda et Wafa, à la frontière avec l'Algérie. Ça c'était sur les nomades. Et donc moi je travaillais sur la femme nomade. Sur ses problèmes, comment elle vit et comment est-ce qu'on peut créer des activités génératrices de revenus, ce qu'on appelle en anglais *empowerment*, pour que la femme devienne indépendante économiquement et on avait fait aussi d'autres choses.

Habib - C'était sur les femmes nomades ou les femmes des nomades ?

Sabah - Il faut comprendre que dans ces familles nomades, parfois, certaines commençaient à se sédentariser ou parfois le monsieur était polygame. Il avait deux épouses, et une femme qui se déplace avec le bétail et une femme en ville pour s'occuper des enfants, de tous les enfants de la famille pendant la scolarisation.

Habib - Sans son mari ou avec son mari ?

Sabah - Ah le mari il va entre les deux.

Habib - Et donc une femme, ce que vous appelez une femme nomade peut se trouver sans son époux ?

Sabah - Ah oui, oui, ça arrive.

Habib - Et est-ce que vous étiez bien reçue ? Comment vous avez été reçue par la population locale, que ce soit des paysans, des nomades.

Sabah - À ça, je ne saurais l'expliquer. Est-ce que c'est question de ma nature ou la méthode que j'utilisais, mais j'étais très bien reçue. J'ai plein d'amitiés dans le milieu rural et maintenant, avec cette implication dans l'agroécologie, c'est encore.

Habib - On va en parler et ça sera probablement ma dernière grande question.

Habib - Je connais beaucoup de gens qui sont dans cette idée de l'agroécologie.

Habib - Il y a forcément des gens qui le font par conviction et puis, comme vous le savez forcément mieux que moi, il y a un effet de mode favorisé par le financement généralement de grandes organisations internationales qui sont derrière, est-ce que vous suivez la mode ?

Sabah - Non, je vais peut-être dire deux choses. La première, c'est que ma conviction en tant que nutritionniste, pourquoi je suis venue à l'agroécologie ? Je n'ai pas parlé d'une autre phase de mon travail de recherche dans laquelle je me suis liée avec un mouvement international qui travaillait sur la transition nutritionnelle.

Habib - Lequel ?

Sabah - Je ne sais pas si vous avez entendu parler de Barry Popkin, c'est une grande personnalité qui est en fait un économiste à l'origine. On a créé quelque chose qui s'appelle « world public health nutrition association ». C'est la seule association qui organise des congrès, qui refuse le sponsor de l'industrie, de l'industrie alimentaire ou pharmaceutique ou Big Pharma ou de tout ça.

C'est la seule association où pour devenir membre de l'association, vous signez une déclaration d'honneur dans laquelle vous déclarez que vous n'avez pas de conflit d'intérêts, que vous ne faites pas partie d'une industrie. On est sur la recherche en nutrition pour tous les pays du monde.

Mais cette recherche en nutrition ne doit pas être influencée ni par l'industrie alimentaire, ni par l'industrie pharmaceutique. Bon, vous imaginez bien que ce n'est pas très facile de faire ça. On a quand même eu maintenant trois ou quatre congrès dans différents pays où on cherchait le parrainage de l'université, des choses comme ça. Et quand je vais dans un congrès, je ne cherche pas qu'un laboratoire ou l'industrie alimentaire financent ma participation, je paye de ma poche. Cette école de recherche, elle veut contrecarrer cette manière de faire de l'industrie alimentaire qui a tué la nutrition. Quand vous allez dans un congrès international où se retrouvent les professionnels, les nutritionnistes, qui sont fiers d'afficher une grande banderole qui dit que Coca cola hydrate le monde, vous avez envie de pleurer ! Comment est-ce qu'on peut autoriser ces gens à dire des choses pareilles lorsqu'ils sont les gens qui produisent les maladies ? Ce qu'il y a aujourd'hui comme cancers, comme diabète, comme beaucoup de maladies nutritionnelles et de santé publique est créé par ce type d'industries, et donc bien sûr c'est anti-nutrition.

Habib - Vous ne m'avez toujours pas répondu

Sabah - Pour l'agro écologie ? Non, non, parce que j'ai sauté ça. Voilà pourquoi j'y suis allée, parce qu'en essayant de faire de l'éducation nutritionnelle, ce que je fais depuis longtemps, quand je vais donner des conseils aux gens, quand je termine ma conférence, les gens viennent me dire on est d'accord avec toi mais où est ce qu'on va acheter ces aliments dont tu nous parles ?

J'ai fait partie aussi à un certain moment du mouvement Slow Food. Voilà, ça c'était la mode mais ce n'est pas seulement la mode. Je crois qu'il y a quelque chose là-dedans.

Donc, à un certain moment, j'ai compris qu'il faut travailler sur l'offre aussi. Il ne suffit pas que je dise aux gens ce qu'ils doivent manger. Mais je dois travailler à ce que l'offre alimentaire soit saine. Et quand il y a eu la création de ce mouvement au Maroc, de réseau des initiatives agroécologiques, je me suis dit que je pouvais travailler là-dedans comme consommatrice avertie avec mon bagage de nutritionniste. Je peux apporter mon input pour garantir que cette agro écologie marche pour les gens et en même temps qu'elle réponde aux soucis de nutrition.

On ne peut pas aujourd'hui améliorer l'alimentation des gens si on ne change pas aussi notre impact sur l'environnement, parce que ça va ensemble. Déjà aujourd'hui, il n'y a plus de pluie parce qu'il y a plus de forêts, d'accord ? Donc ça, c'est une première conviction venue du fait que je sois nutritionniste.

Mais le deuxième aspect qui est très important c'est qu'il y a une grande différence entre l'agroécologie et ce qu'on appelle l'agriculture bio, qui a besoin d'un certificat donné par un laboratoire tiers qui analyse votre sol et votre plante et vous dit dans votre plante, il n'y a pas de pesticide, ça c'est le bio.

Nous, en agroécologie, ce n'est pas seulement ça. Nous avons notre propre label, qui existe en France et dans certains autres pays, je pense en Tunisie aussi, c'est ce qu'on appelle le SPG. C'est un système participatif de garantie, c'est à dire qu'on garantit que le produit est sain et exempt de pesticides, pas par une analyse de laboratoire, mais par nos visites nous producteurs et consommateurs, dans ces fermes, en faisant des enquêtes, en respectant un cahier de charges. Nous avons établi les cahiers de charges. Des cahiers de charges ont découlé des questionnaires.

Habib - C'est quoi le profil de ces fermes ?

Sabah - Au début, il faut le reconnaître, c'était des gens comme moi issus de l'université qui se sont convertis à ça, qui ont acheté un petit lopin de terre et qui ont commencé.

Maintenant, ce qu'on essaie, parce que ça fait partie de nos objectifs, c'est de rayonner sur le milieu rural et certaines fermes.

Habib - Est-ce qu'il y a des paysans qui sont impliqués ?

Sabah – Ça commence. Dans la région de Rabat, je pense que nous sommes maintenant à 35 fermes, quelque chose comme ça. Pour le moment, cette année, nous allons faire aussi à Marrakech.

On a Casablanca aussi. Fès, il y a quelqu'un là-bas qui va commencer à faire des contacts, il y a un peu vers la région de Oujda. Mais on est encore jeunes. Il reste encore beaucoup de choses à faire. Je peux vous dire que dans le mouvement RIAM, je suis celle qui crie tout le temps qu'il ne faut pas qu'on reste entre intellectuels. Il faut nous faire rejoindre par la population rurale. Et ça, ce n'est pas facile parce que les gens nous disent que même ces fermes qui essaient d'appliquer les principes de l'agroécologie, ils recrutent un ouvrier dans la région qui vient et qui leur dit « Comment vous voulez faire ça sans pesticides ? C'est impossible ».

Côté irrigation, ils jettent l'eau. Ces gens ont été mal formés si vous voulez, et maintenant il s'agit de les convertir et ce n'est pas évident. Je peux assurer que ce n'est pas évident, mais, nous avons des exemples de fermes qui ont rayonné autour d'eux, autour d'elles. Ces fermes ont constitué des coopératives qui ont inclus les ruraux

Habib - En aval, les clients, c'est qui ? C'est quel profil ?

Sabah - La plupart des acheteurs, c'est des gens des villes.

Habib - C'est donc le profil d'une classe sociale, quand même.

01:52:51:22 - 01:53:15:02

Sabah - Aisée, bien sûr. Moi, ça me fait sourire chaque fois qu'on me parle dans ce langage. Je suis convaincue, je suis pragmatique, que c'est le seul chemin pour la nutrition, c'est le seul chemin pour l'environnement, pour la survie de l'humanité.

C'est un chemin qui n'est pas facile. C'est un chemin qui est très difficile, on apprend des choses, on tombe, on se relève. Il y a des problèmes, pour le moment c'est une niche, ça ne concerne que des producteurs peut être issus de la ville. La plupart, ça ne concerne que des acheteurs qui sont un peu aisés.

Pour le moment, au Maroc, cette production est très faible, les prix sont plus chers que ce qu'il y a sur le marché. Mais ça va arriver comme en France. Maintenant, le bio parfois est même moins cher que le conventionnel.

Habib - Ça reste un truc de classe sociale, moi je vis la moitié du temps en France et je vous assure que la population

Sabah - Oui, bien sûr, on n'achète pas la même chose ici. On se batte contre des grands lobbies, moi je suis une petite nutritionniste qui a des idées, je dis des choses aux gens. Et après, sur la télé, passent des grands messages de Coca Cola ou de n'importe quel grand lobby, on ne m'écoute pas assez mais ce qui rend ma parole aujourd'hui écoutable, c'est les maladies, c'est que les gens souffrent, aujourd'hui quand ils voient les cancers, les maladies cardio-vasculaires, le diabète et tout ça, et qu'ils comprennent que c'est lié aux big pharma et que c'est lié à l'industrie alimentaire, ils commencent à comprendre. Notre chemin n'est pas facile. Mais moi, je suis convaincue que c'est le seul.

Habib - Comment vous êtes financés ?

Sabah - Nos cotisations. D'abord, à un certain moment, pour monter le SPG, le système participatif de garanties, on a eu le financement du Crédit Agricole ici, en fait pas du Crédit Agricole, de la Fondation du Crédit Agricole. Vous savez, c'est une banque agricole, mais qui a une fondation et donc qui soutient l'agroécologie.

Habib - Vous recevez des financements des organisations internationales ?

Sabah - Pas beaucoup. Mais il y a des choses dans lesquelles on s'implique parfois, des webinaires dans lesquels la FAO est présente. Elle a aussi ses problèmes, mais elle est parmi les organisations qui a écrit noir sur blanc que l'agroécologie est capable d'alimenter la population mondiale.

Habib - Il me reste deux questions. La première, c'est que, et pas seulement par esprit de provocation, en revisitant un peu de mon enfance et d'autres villages isolés où l'agriculture est restée un peu, plus ou moins

Sabah - Traditionnelle

Habib - ce qu'on nous vend aujourd'hui sous l'emballage agroécologie, permaculture, tous ces mots un peu difficiles, d'ailleurs on les connaît beaucoup plus en français qu'en arabe ou en berbère alors qu'ils sont destinés à la population locale, mais ce que moi je découvre, c'est que l'agroécologie, c'est une pratique super ancienne !

Sabah - Oui, bien sûr. Même en France, même en France, elle était super ancienne.

D'abord, c'est que les petites agricultures dont vous parlez et qu'on appelait beldi, malheureusement, certaines d'entre elles sont aussi touchés par les pesticides. Et tout ça est très mal utilisé parce qu'ils utilisent de grandes doses, parce qu'ils ne savent ni lire ni écrire.

Nous, quand on veut par exemple travailler sur les semences parce que nous avons besoin de semences locales pour nous débarrasser de Monsanto et de ce qu'ils produisent, on part dans la montagne en cherche les semences qu'ils utilisaient avant et on essaie de les développer parce que si vous voulez que ça soit utilisé par un plus grand nombre, il faut qu'il y ait plus de semences. Parce que sinon, qu'est-ce que vous allez cultiver ?

Donc je suis d'accord avec vous. Je ne dis pas que l'agroécologie est une révolution qui nous est venue de France. Il y a des choses qu'on avait, et parmi les chercheurs qui sont impliqués avec nous, il y a des gens qui ont travaillé sur ces choses-là et on voudrait bien les récupérer. Et on voudrait bien qu'un jour eux aussi ils pratiquent, qu'ils rentrent avec nous dans nos réseaux.

Mais tout ça, ce n'est pas ça n'est pas facile, ça ne se fait pas de manière automatique.

Habib - ça me brûle la langue, j'ai envie de vous provoquer encore

Sabah - Allez-y !

Habib - Est-ce qu'au quotidien, votre vie privée, au quotidien, là, on est au mois de février, on était au mois de janvier. Est-ce que vous êtes capable d'aller acheter 1 kg de tomates, de tomates en cette saison ? Je n'essaie pas de vous piéger, vous savez pourquoi je vous pose cette question

02:01:55:21 - 02:02:19:23

Sabah - C'est à dire que moi, par exemple, j'ai trouvé la solution pour moi, pour mon mode de vie. Quand j'ai besoin de m'approvisionner en légumes et fruits, je vais dans cette ferme, chez cet ami et son ouvrier agricole est debout avec moi. Et on va de champs en champ, de parcelles en parcelles. Il me dit Tu veux ça ? Tu veux ça ? Donc je remplis mon truc, on le met sur le panier, sur la balance et je paie au kilo, ce qui est parfait. Même mieux que le panier où parfois on vous amène des choses dont vous n'avez pas besoin, seulement parce que la ferme les produit. Est-ce qu'elle couvre tous mes besoins ? Non, parce que cette ferme n'a pas été faite pour moi, elle ne produit que les choses de saison. Donc bien sûr, il n'y en a pas. Vous allez me dire ce n'est pas la saison des tomates. Peut-être que je ne dois pas manger de tomates, mais je ne peux pas.

Habib - C'était une question

Sabah - C'est à dire que moi, je ne suis pas, d'ailleurs je suis contre même en nutrition, cette pratique qu'on appelle l'orthorexie en nutrition. Les gens qui deviennent malades, qui ne vont même pas dans le restaurant parce qu'ils ne peuvent rien manger, il faut qu'ils fassent tout eux-mêmes. Non, je ne veux pas. Je ne veux pas devenir malade, malade mentale.

C'est à dire que par rapport à l'approvisionnement, j'utilise le marché alimentaire tel qu'il existe aujourd'hui. Tout ce que je peux acheter en agroécologie - et pour aider ces gens parce que nous, on appelle ça un achat militant - pour couvrir mes besoins de manière saine, et quelques produits, je les prends dans le conventionnel et bien sûr oui dans mon corps j'ai sûrement plein de pesticides, mais nous, nous avons un objectif, nous avons un but, il n'est pas encore réalisé aujourd'hui. Il y a quelqu'un qui va réaliser son objectif dès le début ?

Habib - Merci beaucoup.

Sabah - Merci à vous.

Habib - J'étais ravi de faire cette interview avec vous

Sabah - Merci de m'avoir permis de revoir ma vie que j'ai un peu oubliée.